

Toute une histoire

Hanan el-Cheikh

Toute une histoire

*Traduit de l'arabe (Liban)
par Stéphanie Dujols*



Titre original : *Hikâyatî sharh yatûl*

Éditeur original : Dâr al-Adâb, Beyrouth

© Hanan el-Cheikh, 2005..

© Actes Sud, 2010, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2017.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0207-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Un roi se promenait dans ses jardins quand une sauterelle vint se loger dans l'ample manche de sa robe, puis voilà qu'un oiseau s'y engouffra à sa suite. Le roi la fit coudre au poignet et, assis sur son trône, il demanda à ses sujets : « Qu'y a-t-il dans ma manche ? » Personne ne sut répondre. Mais il se trouvait dans la foule un homme nommé Oiseau qui se pâmait d'amour pour une femme appelée Sauterelle. Envoûté par l'image de celle qu'il aimait, il s'avança devant le roi et se mit à clamer : « Fables et larmes, c'est toute une histoire... Sans la sauterelle, jamais l'oiseau ne se serait fait prendre. »

PROLOGUE

Je suis dans l'une de ces trois limousines noires qui foncent à travers les rues de New York comme des barracudas sous amphétamines. Je vois les lumières de la ville et j'entends sa rumeur. Des roses blanches dans la chevelure relevée de ma fille ; une rose ivoire à la boutonnière de son fiancé, dont je vois les cheveux bien taillés pour la première fois. C'est le jour de leur mariage.

Je n'aurais jamais pensé que ma fille et mon fils se marieraient parmi des centaines d'invités, ni qu'ils choisiraient un thème pour leur noce, comme cela se fait dans les pays arabes – je me souviens par exemple de la *Naissance de Vénus* de Botticelli : on voyait la mariée surgir d'un coquillage qui s'ouvrait électroniquement. Mais je n'aurais pas imaginé non plus que ma fille se marie comme moi il y a trente-trois ans : sans noce ni robe blanche.

Elle ne porte pas cette robe de cuir blanc qu'elle dessinait dans sa tête bien avant de tomber amoureuse et de songer à se marier. Ni ce voile de tulle blanc qu'elle s'était fait acheter par son

père pour se déguiser à la Sainte-Barbara. Il a fini entre les mains de la jeune femme marocaine qui m'aidait à la maison, quand elle est partie se marier dans son pays. Il est peut-être toujours là-bas à se promener d'une mariée à l'autre, seul voile anglais masquant la timidité d'une jeune fille attendant impatiemment que les mains de son promis viennent le soulever, et qu'alors elle voie ses yeux pour la première fois.

Ma fille a choisi un tailleur : une veste courte et une jupe de flanelle qui lui vient aux genoux avec des carreaux bleus, roses et crème. Ma robe de mariée à moi était toute simple, courte et bleue, dans le style des années soixante. Il me vient tout à coup à l'esprit que ma mère, ironie du sort, portait une robe blanche le jour de ses noces. Si l'on peut parler de noces... Un sacrifice, plutôt.

Je m'efforce de ne pas penser à elle. Mais soudain je ne vois plus les lumières de New York, je n'entends plus son tumulte. Je vois ma mère se débattre quand on lui enfile sa robe de force et qu'on lui met une couronne de roses artificielles sur la tête. Elle l'arrache d'un coup sec avec une touffe de ses cheveux. Elle fend

sa robe en deux, la jette par terre et s'enroule dans un sac de jute qui sert de serpillière. Puis elle se rue vers le réchaud à kérosène et les casseroles. Elle se barbouille la tête de suie et se met à hurler et à gémir en tentant de repousser les mains qui la cernent. Ma mère est un petit poisson tombé dans leurs filets.

Ma fille me lance un baiser, son mari aussi ; ils me ramènent à ce jour heureux. J'éloigne de ma pensée les souffrances de ma mère, mais je suis vite rattrapée par la culpabilité. Pourquoi ne lui ai-je rien dit quand j'ai décidé de me marier ?

Je n'ai pas vécu avec ma mère. Je peux compter les fois où je l'ai vue quand j'étais petite. Quand j'allais chez elle, j'avais l'impression de rendre visite à une parente ou une voisine excentrique et désordonnée. Elle n'avait aucune autorité sur moi. Si je la mettais en colère, comme le jour où pour la dixième fois j'écoutais *La Poupée qui fait non* sur le pick-up que j'emportais partout où j'allais, elle se contentait de pousser des lamentations.

Peut-on cependant concevoir que les enfants se marient à l'insu de ceux qui leur ont

donné la vie ? Je me suis mariée en secret. Sans fête. Mon père l'a appris quand un ami est venu le féliciter. Devant l'embarras, la suspicion, le désarroi puis la stupeur qui sont passés sur son visage, il s'est empressé d'aller chercher un exemplaire du journal où je travaillais pour lui lire la nouvelle. Mon père s'est giflé la face à deux mains. Il a pleuré, s'est frappé la poitrine, s'est remis à pleurer. Rentré chez lui, il a trouvé un télégramme accroché à la porte. Il a couru chez les voisins pour qu'ils le lui lisent, car lui ne lisait que le Coran : CHER PÈRE STOP ME SUIS MARIÉE STOP AFFECTION STOP HANAN STOP.

Longtemps il avait souhaité que j'épouse un vrai religieux formé à Najaf* mais, ma rébellion s'aggravant de jour en jour, il avait fini par se convaincre que son rêve ne se réaliserait pas. Son intuition lui disait même que je n'épouserai pas un pratiquant. Il s'était fait une raison. Mais que j'épouse quelqu'un d'une autre confession

* Ville d'Irak abritant l'une des principales écoles théologiques chiites. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

– un chrétien –, l'idée lui était aussi inconcevable qu'un voyage sur la lune !

Ma mère en revanche a sauté de joie quand ma sœur lui a appris que je m'étais mariée en secret. Elle s'est mise à lancer des youyous, chanter, pousser des soupirs d'aise. Je n'avais pourtant que vingt-trois ans. Je me souviens que lorsque nous nous sommes vues, deux mois après mon mariage, elle m'a prise dans ses bras en essayant de me soulever, puis elle m'a dit en riant aux éclats qu'un jour elle avait tendu la main pour demander l'aumône à la statue d'un poète qui portait le même nom de famille que mon mari : « Puisqu'on est parents, maintenant ! »

Mon mariage a été pour ma mère une victoire. Victoire sur tous ceux qui nous avaient toujours prédit, à ma sœur et à moi, que nous ne trouverions pas de bon mari, non pas à cause de notre modeste origine, mais parce que notre mère avait abandonné son foyer pour épouser son amant... Comme dit le proverbe : *Tu peux mettre la jarre à l'envers, une fille fait toujours comme sa mère !* D'ailleurs, aux yeux de mon entourage, je n'étais tout simplement

pas mariable : à dix-huit ans j'étais partie seule au Caire pour poursuivre mes études et j'avais fait scandale là-bas – et au Liban – en tombant amoureuse d'un écrivain égyptien très connu, deux fois plus vieux que moi et, qui plus est, marié.

Je savais que ma mère se soucierait peu que j'épouse un homme d'une autre confession. Au contraire, mon mariage lui procurerait un sentiment de fierté et d'ascension sociale : mon mari était en effet d'une famille si célèbre que des historiens en avaient retracé l'histoire. Alors pourquoi ne lui avais-je rien dit ? À vrai dire, je n'imaginai pas à cette époque qu'elle puisse vouloir partager mon bonheur. Elle n'était plus dans mes pensées depuis des années. Quand elle avait quitté la maison, je l'avais mise dans une boîte que j'avais rangée dans un coin de ma tête. J'avais sept ans. J'avais décidé que j'étais née d'une voix.

Une voix me tenait compagnie. Je l'écoutais avec ferveur. Elle me décrivait les choses, me posait des questions. Elle m'apprenait comment m'occuper de moi-même. Comment mes mains devaient s'y prendre pour me mettre ma robe,

me lacer mes souliers, me faire ma natte. J'ai commencé aussi à me détacher de mon père, malgré tout l'amour qu'il nous vouait, à moi et ma sœur. Nous le voyions rarement sans son tapis de prière. Il passait son temps à prier ou implorer Dieu. Ses yeux étaient rouges comme de la braise, son front portait les marques de la prosternation, ses mains et tout son être étaient tendus vers le ciel. Je remarquais que plus je le voyais trembler devant Dieu, plus je m'enhardissais. Je devenais pleine de défi.

C'est cette voix qui a vraiment compris l'absence de ma mère de la maison. C'est elle qui m'a fait contempler son armoire dressée dans la chambre à coucher que nous partagions, mon père, sa femme et moi. Je regardais les affaires de ma belle-mère en me demandant comment le carrelage, dont les motifs ressemblaient à un visage de Japonais souriant, pouvait encore sourire alors que les chaussures posées dessus étaient les siennes, et plus celles de ma mère.

C'est aussi cette voix qui m'a mis un stylo dans la main pour que je couche sur le papier la façon dont ma mère et l'homme qu'elle aimait ont conspiré contre moi et contre mon

père, ma grand-mère, la famille de mon oncle maternel et tous ceux qui vivaient à la maison – sauf ma sœur, qui était comme soudée à ma mère et à cet homme... Toujours ravie, toujours impatiente de les revoir.

L'absence de ma mère m'a servi de prétexte pour attirer les gens à moi, comme la professeur de musique qui m'avait emmenée voir *Never Say Goodbye*, un film sur une mère abandonnant sa fille. J'étais toute fière que ma vie, plus que celle des autres enfants du quartier ou de l'école, ressemble à ce qu'on voyait au cinéma.

C'est encore cette voix qui m'a dit de m'attacher un fil autour du poignet, en guise de bracelet, au bout duquel pendaient des pièces de monnaie. Quand je cognais ma main contre la table, j'entendais un cliquetis qui me faisait croire que j'étais plus âgée, responsable, libre. Et que je pouvais endurer les provocations des enfants du quartier à cause de ce que ma mère avait fait. La voix m'aidait à les séduire : j'étais une sorte de magicienne, je leur racontais des histoires, j'imitais les habitants du quartier, je les amusais. Je savais toujours les faire rire. Je leur montrais que je ne me souciais pas de

l'absence de ma mère. Pourtant cette absence était comme une présence. C'était comme si une photo fixée au mur était tombée brusquement et s'était brisée en mille morceaux, laissant une trace parfaitement nette sur le mur.

J'ai longtemps voulu m'enfuir à mon tour. Après beaucoup de supplications, quand le chapelet* de mon père a fini par lui dire que je pouvais partir, je suis allée en internat à Saïda. Là j'ai rencontré la révolutionnaire palestinienne Leila Khaled, qui des années plus tard, en 1969, allait être la première femme à réussir un détournement d'avion. Nous sommes devenues amies après avoir déplacé nos lits dans la remise à provisions. À présent, quand je me demande pourquoi nous étions si heureuses dans cette pièce froide et humide où des escargots rampaient sur le carrelage, je me dis que ce devait être ce sentiment d'exil. Leila avait grandi dans un camp de réfugiés, expulsée de chez elle ; moi je fuyais ma famille.

* Les perles du chapelet peuvent servir à consulter la Providence.